

Françoise Bidois

La vieille conteuse de Vendée

*Contes et Nouvelles
entre mer et marais*



Du même auteur :

- *Au fil des vagues*
contes et nouvelles (Carrefour du Net)
- *Internet et Net*
contes et nouvelles (Édilivre)

À paraître

- *La vieille conteuse de Vendée*
contes et nouvelles entre mer et marais
- *Raconte-le à mon cheval*
contes et nouvelles
- *De tout mon être*
contes et nouvelles
- *Histoire courtes et saugrenues*
contes et nouvelles

Recueils de poésie

- Des mots en bouquets (2003)
- 3919 (veni, vidi, vici) (2007)
- Attente, désir, espérance (2008)
- Les couleurs de l'aube (2009)
- Quand le diable s'en mêle (2009)
- Quand les déesses étaient Celtes (2009)

À paraître

- Quand les dieux étaient Celtes

Françoise Bidois

La vieille conteuse
de Vendée

Contes et Nouvelles entre mer et marais

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4129-4

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

À mes petits enfants, devenus grands

Sommaire

Prologue.....	9
La vieille conteuse.....	11
Le fou	25
Le jour où la Neige rencontra l'Océan	27
COLL le coëlacanthe.....	35
Une histoire fascinante	45
Le journal de Flora	51
Un sommeil hospitalier	59
Le troisième millénaire.....	69
La Cave.....	73
Le dernier Noël de Cédric	79
Le Pierrot de la Mer.....	89
Une échelle baladeuse	97
Le soleil d'une vie pastorale.....	111
Les petits bonheurs de Fanfan	119
Amours, délits... ces tentations.....	129
Un soir d'automne	141

Prologue

Dès que l'homme a su parler, il a raconté des histoires, sa vie, celle des autres. Mais la mémoire n'est faite que pour oublier. Alors l'homme a commencé par mettre sa vie en dessin. Plaquant ses mains sur les murs des cavernes, puis reproduisant le monde animal qui lui permettait de survivre. Dessinant ses méthodes de chasse.

Les premiers écrits connus, venus de Mésopotamie, et les hiéroglyphes nous prouvent que l'homme a toujours aimé savoir que son histoire lui survivrait. Par l'écriture l'homme s'est expliqué, il a laissé son imagination vagabonder et lorsque son histoire était originale, particulière ou belle, d'autres se chargeaient de la colporter.

Les conteurs sont arrivés. Les trouvères et troubadours du Moyen-âge ont ainsi permis de conserver dans les mémoires, les plus belles histoires. Le parchemin aussi a pu apporter jusqu'à nous quelques-uns de ces plus beaux récits, mais que seraient devenus ces écrits s'ils n'avaient été racontés et transmis au peuple.

Alors on s'est mis à jouer sur les parvis des églises et cathédrales, comme on jouait dans les cirques de l'Antiquité. Qui peut savoir ce qui a été d'abord, le conteur ou l'écrivain ? Si, même de nos jours, nous pensons que les écrits restent et que les paroles s'envolent, je vous demande de bien vouloir me suivre sur la place du village où les nomades, baladins d'un autre temps jouaient autrefois en amateurs !

La vieille conteuse

Le village de Rochetretoux se trouve dans le bocage vendéen. C'est un petit village agricole d'à peine un millier d'habitants de nos jours. Il est paisible et champêtre, calme, loin des activités de la cité, d'autant qu'à l'époque de notre histoire les bruits de la Cité étaient moins troublants qu'aujourd'hui et chacun se connaissait. Les axes routiers n'avaient pas encore entaillé les paysages, depuis plus de dix ans les souvenirs de la guerre s'étaient estompés. Les seuls évènements, qui pouvaient troubler sa sérénité, étaient le départ d'un de ses villageois, que tout le pays savait accompagner jusqu'à son dernier bout de terre. Plus heureux : un baptême, un mariage, et autres manifestations religieuses pouvaient animer les journées de ce village. Après tout, la séparation de l'Église et de l'État ce n'était encore que des écrits. Bien que la concurrence des deux écoles éveillât parfois des joutes oratoires qui ne restaient que l'expression de sentiments politiques contradictoires. Alors, les années d'élection, sur la place, près de ces établissements, dans ce lieu où tous les propos sont dits, parfois écoutés, des voix se faisaient entendre

plus fort qu'à l'accoutumée. Le temps d'un feu de paille, et les verres se levaient pour marquer la paix retrouvée. Les vieux hochaient la tête et cachaient un sourire satisfait derrière leurs épaisses moustaches. Rien ne changerait jamais dans ce monde devenu si tranquille depuis le 8 mai 1945.

Comme dans tous les villages de France, à la fin des années cinquante, les personnages qui font la vie de ces lieux sont toujours les mêmes. Ce n'est pas une plaisanterie, cela en est devenu une, car évidemment dans notre petit village il y a le Maire, le Curé, l'Instituteur et l'Institutrice, les Religieuses de l'École Privée, les écoliers, la fleuriste, le cantonnier, le galant et sa promise, les paysans et leur Paysan, les fermiers et leur Fermier, le boucher, la boulangère, la postière etc. Tous ces gens vivent les uns avec les autres, les uns épiant les autres, et les propos des uns et les rumeurs des autres agitent tout à coup cette ruche, gare au faux-bourdon ! Qu'il appartienne au pays passe encore, mais s'il n'est pas d'ici... alors, il lui faudra être prudent !

Entrouvrons le ciel qui se trouve au-dessus de notre village. Il est un personnage qui semble s'éveiller avant tous. En tous les cas, c'est la première lueur de vie qui éclaire la petite place juste avant l'aube ! Une ombre furtive se glisse hors de la maison tous les matins, en hiver une lanterne guide ses pas. Le circuit est toujours le même, en direction de l'église et de son cimetière. Une vieille, à la démarche lente mais décidée, traverse la place, et dans ce village, le premier bruit avant le chant du coq est celui du bout ferré d'une canne heurtant le macadam. Courbée sur cette canne, mais l'œil en coulisse,

toujours à fureter dans les rues du village, si elle n'est pas derrière son rideau à peine soulevé, la vieille, peut-être la plus ancienne du patelin, est la plus matinale de Rochetretjoux.

Elle sort souvent, pas seulement pour aller à l'église et au cimetière. Elle marmonne à mi-ton son chapelet, même pendant l'office ! Qu'elle ne semble pas particulièrement suivre, sauf pour se lever, s'asseoir ou se signer au signal cristallin de la clochette de l'enfant de chœur. Il faut bien occuper ces mains désœuvrées, elles ont tant fait dans la maison et dans les champs. Il faut bien aussi, qu'ils sachent comme elle est pieuse, qu'elle a le respect des morts. C'est pourquoi, poussant sa canne ferrée devant son pas mécanique, la tête penchée vers le sol, enveloppée d'un fichu aux couleurs fondues, la main serrée sur le pommeau sculpté de sa canne, l'autre appuyée sur la hanche pour calmer la douleur de son dos, elle prend son temps. Il faut bien voir qui va, qui vient, qui a fait ce bruit, qui n'a pas ouvert ses volets. Elle est la première levée, la première à voir le Curé qui vient toujours à point ouvrir l'église pour sa première paroissienne.

Mais qui sait vraiment qui est la vieille ? On lui connaît le prénom de Marie-Josépha. Seul, un homme, autre personnage incontournable de notre pays, doit au moins savoir son nom, c'est le facteur qui dépose le courrier et le journal quotidien à sa porte. Ce que les uns et les autres savent c'est que la vieille femme est la seule à savoir conter durant les veillées, les plus curieuses et les plus drôles histoires. C'est une personne bien aimée de tous et une personnalité si originale que nul ne saurait s'en

passer. Son caractère ferme et décidé empêche tout un chacun de l'affronter, car elle sait des réparties sans appels et remettre à sa place avec art celui qui ne respecte pas les conventions où les coutumes.

Un jour pourtant, dans ce village, la vieille femme disparaît dans des conditions telles que l'on suppose un meurtre. Ne pas entendre sa promenade coutumière à l'aube n'a pas été la première inquiétude de ses voisins mais bien le fait que son retour du cimetière et son absence à l'ouverture de l'église ont déjà interpellé le curé. Puis le coutumier coup de balai devant le café par sa tenancière a permis de s'interroger sur les volets clos de la petite maison basse au bas de la place. Il fut inutile de l'appeler ou de frapper sur les bois des portes ou des fenêtres la maison était bien silencieuse. Le clip-clop des chevaux de la maréchaussée résonna deux heures plus tard sur les pavés de la rue centrale. En effet, les gendarmes, après avoir croché la porte, trouvèrent, jetée sur le sol de la cuisine, une hache ensanglantée ! En pénétrant plus avant dans la pièce suivante une mare de sang les amena à constater la possibilité d'un carnage. Les dossiers de chaise et la table tâchés, le sol était maculé jusqu'à une armoire ouverte qui semblait vomir tout son linge portant lui-même de copieuses traces sanglantes. Ils avaient constaté que la porte de la resserre donnant sur le jardin, avait été complètement brisée, entaillée visiblement à la hache. Ils supposèrent qu'elle avait changé de vêtements puisque ceux-ci placés en tas dans une bassine portaient des traces de sang. Cependant au milieu de tout ce désordre, un chat lové sur un coussin reposait tranquillement ! Mais pas de Marie-Josépha.

Les plus proches voisins sont venus à l'arrivée des gendarmes. Les commentaires ont commencé et avec eux toutes sortes de sous-entendus, la rumeur était là, d'abord souterraine, à peine contenue et soudain le chuchotement devint vite un bavardage à haute voix, le moindre détail entrevu ou deviné servira à enrichir ce torrent de vérités et de médisances ! Mais, le plus grave, c'est lorsque tout redeviendra silence, lorsque chacun se regardera comme ennemis éventuels. Les soupçons vont sans raison se porter sur différents habitants : le Curé ? La vieille ayant surpris un jour celui-ci en présence de la fleuriste ? Mais si la fleuriste poursuit de ses ardeurs le Curé, celui-ci ne partage par forcément ce penchant. L'innocent du village ? En voici bien un qui pourrait avoir supprimé sa grand'mère adoptive pour toucher l'héritage. Mais lorsque le village, au bord du lynchage, fut persuadé par les gendarmes de l'innocence de ce pauvre fou, les suspicions des villageois s'orientèrent vers les plus étranges de ses habitants. Ceux qui vivent au bord de la commune, sur ce petit terrain que depuis des décennies on promène, comme le « petit arpent du Bon Dieu » aux frontières de toutes les communes de France : j'ai nommé les Bohémiens.

Le facteur leur a même livré du foin pour leurs chevaux. Afin de savoir la réponse avant tous les autres, il a rencontré la tireuse de cartes. Mais, le mystère un jour se leva et la vie reprit son cours. Depuis les années mille neuf cent cinquante, cette histoire a traversé le temps, comme les ragots passant de bouche à oreille, pour venir jusqu'à nous. Et déjà la presse locale qui n'avait que peu de chiens écrasés à se mettre sous la plume avait dépêché un

journaliste, un inconnu, qui plus est même pas un Vendéen !

Les vieux du café, goguenards l'ont avec malignité un peu trimbalé entre silences et propos sibyllins. Fort de tous ces manques de renseignements, le journaliste téléphona à son chef, lui disant combien le village le considérerait comme un étranger. Il savait qu'il ne pourrait en apprendre davantage. Il reconnut d'ailleurs qu'il avait plutôt intérêt à quitter le pays avant qu'on ne le poursuive comme deuxième fou du village.

Le journaliste, Félix Bretaudeau, ayant son cousin germain sur la commune lui succéda et prit le prétexte de venir en visite dans sa ferme. Prétexte, assez futé à son avis, pour se faire admettre plus facilement. Il logera au Café de la place. Épicerie tabac et Hôtel pour les voyageurs de commerce, lieu de rencontre chapelle des hommes athées du village. La salle enfumée, face à l'église, était devenue le quartier général du facteur et des plus délirantes accusations. Le plus prolix en la matière était bien entendu ce dernier, mari de la postière qui faisait office de secrétaire de la Mairie. Surtout au retour de sa tournée qui du fait de ce mystère, se trouvait prolongée par tous les arrêts chez l'habitant, arrosés d'un coup de gnole à chaque station. Si bien que le journaliste ayant rencontré sa femme qui depuis treize heures sonnées au clocher le cherchait partout, la fit monter dans sa Panhard Dyna X flambant neuve, ils le retrouvèrent chez son cousin Alexandre, au nord du village, dans un tel état qu'il ne pouvait plus monter sur son vélo.

Alexandre promet de s'occuper du vélo et de le rapporter le lendemain avec son charroi de bois pour

l'école. Le courrier aurait un peu de retard mais de toute façon Gabriel n'aurait pas trop de sa nuit pour éponger. Marie à l'avant de la voiture du journaliste ravalait sa honte à propos de son Gabriel et ne répondait pas vraiment aux questions du journaliste, elle aurait préféré qu'il s'occupât plutôt de son volant ! Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent sur la place du village juste au moment où une ombre se faufilait hors du jardin de la vieille Marie-Josépha ?

– C'est Raymond, dit-elle, il doit la chercher encore ! On a beau lui dire qu'elle n'est plus là, il faut qu'il vienne fouiner dans les parages. Depuis qu'il a été accusé par les gens du village de lui avoir fait un mauvais sort, il passe ses journées enfermé et ses nuits à rôder dans les parages.

– Pourquoi ? demande Félix.

– C'est que des malins l'ayant accusé l'ont pris à partie et corrigé, le Maire a dû appeler les gendarmes !

– Et alors ?

– Eh ! Bien, il a raconté une étrange d'histoire.

– Ah ! Quelle histoire ?

– Qu'il aurait vu Henri Goibineau menacer la vieille ce soir-là chez elle et qu'elle lui aurait donné des pièces d'or parce qu'il l'aurait frappée et jetée à terre.

– Et les gendarmes n'ont rien trouvé ? Qui est cet Henri ?

– Ce n'est personne ! Enfin surtout pas quelqu'un qui aurait voulu du mal à la vieille grand'mère. Le gamin, il a mélangé les événements, il y a bien eu la visite d'un homme chez la vieille, mais c'était, il y a plus longtemps que ça ! C'était Henri Gobineau le

propriétaire d'un terrain placé à la sortie du village. Je crois même, que Marie-Josépha a été en affaire avec lui.

Bien sûr le passage du Notaire à l'époque n'était pas passé inaperçu. Le fou avait été le seul à avoir assisté aux premiers entretiens avec le propriétaire du terrain et de la maison dans laquelle le pauvre innocent vivait. Le geste de cette femme s'expliquait tout simplement. La vieille venait d'une autre région et dans le temps, elle avait effectivement vu le Maire de son village lui confier une enfant orpheline, qu'elle avait élevée. Devenue jeune fille, celle-ci avait eu un garçon, malheureusement au cerveau fragile. Marie-Josépha venue se réfugier au début de la guerre à Rochetrejoux avec son mari, n'avait jamais jugé utile de raconter quoique ce soit sur sa vie d'avant.

Cependant, l'enfant devenu grand ne supportait plus la vie dans la ville où habitait sa mère. C'est Marie-Josépha qui avait fait le nécessaire dix ans auparavant, pour installer Raymond dans le village, elle venait de perdre son mari et se sentit moins seule ainsi. Elle avait eu du mal à convaincre Henri Goibineau de vendre cette habitation, plutôt que de la lui louer, et avait dû lui concéder un dessous de table en pièces d'or ! Mais la maligne savait compter et n'avait pas dépassé la valeur de la maison. Raymond avait une trentaine d'années maintenant et elle savait qu'elle ne serait pas éternelle. À part le Maire-tuteur, qui prendrait soin de ce pauvre jeune homme s'il n'y avait pas quelques garanties pour lui ?

– Et les gendarmes ils n'ont rien trouvé chez les romanichels ?

– Il vous faudra leur demander à eux ou aux gitans, la plus abordable c'est la tireuse de cartes, elle vient facilement dans le village elle passe même à l'épicerie, mais elle ne passe pas par la salle du café.

Félix rentra se coucher la journée avait été rude, il se promit d'aller au camp des bohémiens le lendemain, bien qu'il sût que Gabriel y était déjà allé mais celui-ci ne s'était pas vanté de grand-chose.

Pourquoi ? Avait-il quelque chose à se reprocher ? Marie avait certainement obtenu de son bonhomme qu'il ne se trahisse pas, les nomades étaient à peine tolérés, les voleurs de poules n'étaient pas à fréquenter ! Jamais il n'aurait dû leur porter du foin, d'après elle il l'avait fait pour que la tireuse de carte lui dise des boniments. Et il l'avait crue. Bretaudeau le lendemain, dû sacrifier un billet de cinq mille francs un Pomone et Amphitrite quasiment neuf ! Il tenterait de se le faire rembourser pas son rédacteur. Elle finit par admettre avoir vu le facteur. Après tout pourquoi se vanterait-elle de sa rencontre avec le facteur, c'est bien le seul qui les salue chaque jour, et même qui vient les voir dans le campement. Il lui est même arrivé de chasser les gosses qui, au sortir de l'école, viennent les narguer de la route ! Puis elle sortit ses cartes crasseuses et écornées, tout en disant :

– L'ancêtre ! je l'aimais bien, je lui ai même appris les tarots, mais elle s'en servait pour nous raconter des histoires farfelues. Moi je vous dis qu'elle n'est pas morte, les cartes le disent, elle va revenir et vous aurez fait tout ce branle-bas pour rien.

Marie-la-postière avait raison de ne pas laisser ce brave Gabriel se répandre en dires et commentaires, elle ressentait le ridicule de ces investigations dans le

camp des gitans. Il s'en était assez raconté en quelques jours, à propos de la disparition de Marie-Josépha. Il s'en disait déjà de belles avec l'innocent du village. Il s'en trouvait toujours un à raconter n'importe quoi, et d'autres en inventaient plus encore. Elle entendait de tout derrière son guichet, et quand sa fenêtre était entrouverte derrière ses barreaux, tout ce qui se disait sur la place lui parvenait aux oreilles, encore plus vite que le colportage de son bavard de mari !

Tout ce qui ressort de cette histoire se trouve dans le rapport des gendarmes. Leur enquête n'avait pas donné grand chose et ils se sentaient un peu dans l'impasse en revenant de leur visite au camp des nomades. Marie-Josépha et son mari sont arrivés dans le village après la guerre, ils venaient d'un village dans le Nord, un lieu dit Champ-les-Genêts, dévasté par les bombardements. Depuis plus de dix ans qu'elle vit ici, la vieille n'a jamais rien raconté d'important sur sa vie ni celle de son mari. On ne lui connaît aucune famille dans la région. Marie-Josépha avait trente cinq ans quand le Maire de Champs-les-Genêts lui avait confié Germaine, et celle-ci en avait quinze quand elle avait mis au monde Raymond. Entre elles c'est plutôt le sens du devoir qui avait dirigé leurs sentiments.

Deux mois s'étaient écoulés sans nouvelles de Marie-Josépha, même pas de la part des gendarmes. Ils sont bien revenus au village, le Maire leur ayant téléphoné qu'il avait retrouvé chez elle un acte de vente et le nom d'un notaire. Ce que le Maire leur a dit aussi c'est qu'elle avait une fille qui vivait à la ville, laquelle ? Ça ! Il ne savait pas, tout ce qu'il

savait c'est que Raymond était le fils de cette fille, enfin son bâtard... à sa majorité, le jeune homme était devenu difficile à surveiller dans une grande ville et la vieille étant veuve elle avait demandé au Maire, il y avait bien des années déjà, de le prendre en tutelle, assurant qu'elle pouvait subvenir à son avenir, même quand elle serait « partie à Jésus ». Ça valait peut-être la peine de venir voir ces papiers...

Le Maire les attendait sur la place de l'église, devant laquelle il y avait le Curé discutant avec la fleuriste, ils échangèrent un regard convenu avant d'atteindre le Maire ! Les romanichels, le fou, le curé que de ragots, que de ragots ! Le prêtre, avec la fleuriste lui emboitant le pas, se dirigea vers la poste et se trouva à la hauteur du groupe formé par les gendarmes et le Maire lorsqu'une camionnette Renault surgit. Elle était bleue avec un plateau sans bâche dans lequel se trouvait du matériel, des tréteaux et du bois. Fumante et ronronnante, elle s'arrêta devant la maison de Marie-Josépha. Le curé, la fleuriste et les autres restèrent comme figés. Un homme descendit lentement de ce véhicule, puis sans hésitation il se planta devant la porte de la vieille, et l'ouvrit. Il n'eut pas le temps de tourner la clé plantée dans la serrure que tout le monde lui tomba dessus. Marie-Josépha descendit du petit camion, très digne elle salua comme une souveraine ses concitoyens. Très calmement s'arrêta sur le pas de la porte, elle soupira devant le désordre :

– Quel bazar ! va falloir que je me m'y mette.

Puis se retournant elle lança :

– À demain tout le monde, pour la veillée ce sera chez moi, c’est bien mon tour après tout ce temps !

C’est avant de remonter dans sa camionnette que le menuisier accepta de raconter ce qu’il connaissait de Marie-Josépha, surtout que le Maire pour faciliter ses confidences lui avait proposé d’aller boire un coup au Café de la Place. En repoussant de la paume sa casquette, il se servait de son majeur pour gratter son crâne entre deux mèches mouillées de sueur. Se sentant le centre d’intérêt de tous, il prit le temps de boire son premier verre de Troussepinette avant de donner la vraie version de la disparition de la vieille conteuse.

Après avoir jardiné son potager l’après-midi, veille de ce fameux jour, l’aïeule un peu fatiguée avait clos de bonne heure ses volets sur la rue. Comme ceux de l’arrière de la maison étaient trop lourds elle était passée par le jardin pour pousser les lourds vantaux. Paf ! Un courant d’air et voici que la porte de la resserre s’était bloquée en claquant. Ce n’était pas la première fois puisqu’elle avait déjà demandé deux fois au menuisier des Herbiers de passer la voir afin de remplacer cette fichue porte. Même qu’elle avait encore insisté le jour de la dernière foire, mais il avait de l’ouvrage et avait tardé à venir. Ça l’avait mise en colère, elle avait pris sa hache dans le bûcher et avait descendu la porte comme un bucheron enragé. Sauf que la cognée avait ripé et qu’elle avait passé brusquement le bras dans l’échancrure du bois et s’était fortement entaillée les chairs. Elle avait atteint la cuisine quand se sentant mal et n’ayant pas lâché l’instrument elle avait chuté. Elle s’était sérieusement coupée sur le tranchant de la hache. Solide la vieille

tout de même, elle avait fait un pansement de fortune avec des linges pris dans son armoire et après avoir arrêté le saignement avec du poivre elle s'était changée. Décidée à dire deux mots de sa colère au menuisier elle avait pris la route.

Quand deux mois plus tôt, au milieu de la nuit Marie-Josépha était arrivée avec sa main blessée pour lui demander de venir réparer sa porte, il n'avait pas supposé un instant qu'elle avait pu partir sans ne rien dire à personne. Ça l'avait tout de même un peu secoué mais pas étonné, il y avait longtemps qu'il la connaissait et il savait qu'elle n'avait pas la contrariété facile. Qui plus est, il était incontestablement en rupture de serments avec elle. C'est vrai qu'il avait promis de venir un mois plus vite, mais débordé, il n'avait pas vraiment pu faire plus rapidement, de toute façon. En tous les cas en voyant ses blessures et sa fatigue il avait été obligé de la conduire à l'Hôpital, le médecin du bourg n'avait rien pu faire. Fallait-il qu'elle soit dure au mal pour avoir fait les douze kilomètres de Rochetreyoux aux Herbiers avec une main dans cet état ! Marie-Josépha est restée quinze jours à l'Hôpital pour panser ses plaies. Germaine sa fille, prévenue par le menuisier est allée la chercher. Elle a passé ainsi un mois et demi de ce temps à se faire dorloter par sa fille adoptive. Quant à lui il reviendra la semaine prochaine réparer cette damnée porte !

À Rochetreyoux, la vie a repris son cours mais ces moments auront un peu changé les habitudes de tous. Ils auront pris plaisir à pimenter leur vie d'autre chose que d'une simple curiosité et jamais plus ils ne poseront leur regard sur la vie d'autrui pour en faire

des commentaires non justifiés. Car Marie-Josépha avec ses contes et ses histoires leur a aussi fait la morale. Ils lui ont promis de prendre intérêt à la vie de leur voisin plus pour porter assistance que pour en faire des ragots. Et c'est pourquoi, le dimanche encore, ils se retrouvent avec sympathie sur cette petite place d'un village quelque part dans le bocage. On dit même qu'ils viennent plus nombreux autour de la cheminée de Marie-Josépha passer de merveilleuses veillées à écouter les histoires de la vieille conteuse.

On dit qu'elle écoute le vent lui conter des histoires. Toujours est-il qu'aux veillées, c'est la vieille qui en raconte le plus. Un rien déclenche chez elle une légende, un souvenir, une invention, une réalité. Aurait-elle vécu plusieurs vies ? Elle joue parfois avec les cartes du Tarot, non pas pour y lire l'avenir mais chacune des cartes lui fait inventer une nouvelle histoire.

Chut ! Le bois craque dans la cheminée, le soir est venu, tout le monde s'installe, les oreilles deviennent gourmandes la vieille raconte... et ce premier soir, lendemain de son retour, ce fut pour Raymond qu'elle redit l'histoire qui le faisait tant rire. Assis aux pieds de sa grand-mère il en profita de bon cœur tandis qu'elle lui passait la main dans sa tignasse hirsute.

Le fou

Pauvre fou ! Te voilà sur les routes à nouveau ! Quelle idée as-tu eue de te fâcher avec le Seigneur des Tarots ? Tant que tu le faisais rire, il te pardonnait tes frasques ! Te voici sans frusques fuyant devant ses sbires.

Heureusement la nuit dernière Cendrillon t'a hébergé dans le grenier du château de son horrible belle-mère ! Alors que tu aurais pu garder pour longtemps le gîte et le couvert si tu avais été plus raisonnable ! Tu n'as rien trouvé de mieux que de te moquer des filles de la Reine en mimant leur laideur ! Leur mère ne te l'a pas pardonné, insulter ainsi ses filles chéries n'était pas admissible ! La bastonnade que tu as reçue ne t'a pas guéri, il s'en est fallu de peu que tu ne finisses au bout d'une corde ! Si tu n'avais pas plongé dans le fossé du château et fait croire que tu t'étais noyé, les chiens t'auraient déjà digéré. Cendrillon qui finissait de laver le linge de la maison t'a remonté tandis que tu t'accrochais aux plis du drap qu'elle venait de rincer.

Anastasie et Javotte t'auraient écorché vif si elles avaient su où cette douce Cendrillon t'avait caché. Heureusement que le château est grand et que personne ne t'a entendu rire à t'en faire péter la sous-ventrière ! Toujours content de toi et de tes bêtises. Le simple fait de contrefaire les deux chipies et tu te roules par terre, les jambes battant le rythme de ton rire. Tant de rigolades ne pouvaient que réveiller le chat qui dormait devant la cheminée, lui seul t'a entendu, lui seul t'a trouvé. Lorsqu'il t'a agrippé les bas, il en a fait de la charpie, lui est parvenu à te faire fuir sans demander ton reste.

Te voilà bien nippé, grâce aux souris qui se sont servies des restes de la robe de bal de leur grande amie, pour te refaire un pourpoint. Mais si tu leur avais dit que ta sous-ventrière avait lâché, tu ne perdrais pas ainsi tes chausses ! Tu avais déjà perdu ton manteau aux crocs des chiens du guet du Château ! Tu ne vas tout de même pas laisser tes chausses au chat Lucifer ! Et cours ! Cours à travers champ, la tête à l'envers pour sauver ta peau, tes affûtiaux et ton baluchon ! Les grenouilles se sont changées en crapauds tant elles ont ri de te voir si laid ! Même les fleurs se faufilent entre tes jambes de peur d'être flétries !

Mais qu'as-tu donc dans ce mouchoir accroché à ton bâton ? Quoi ? Des cuillers qui parlent et des fourchettes qui rient à pleines dents ! Allez passe ton chemin, je crois que tu as de l'avenir du côté de CHARENTON !... On y prépare l'élection du Roi des Fous.

Le jour où la Neige rencontra l'Océan

Depuis quelque temps déjà, l'hiver était arrivé. Le ciel bas et lourd, l'air piquant du matin, avaient annoncé le cortège des : « avant... pendant... et ... après » la neige. Les montagnes s'étaient préparées pour cet événement. Les hommes avaient rangé ce qui ne ressemblait pas à cette saison. Tout avait été vérifié, réparé pour que cette Altesse puisse répandre son ample et lourd manteau froid. Dans les moindres creux, sur les pics rocheux, même les torrents s'efforçaient de ne plus faire de bruit et se faisaient discrets.

Un matin, le village sortait doucement de sa longue nuit quand elle se montra. Pendant plusieurs jours, il n'y avait plus qu'elle qui prenait son temps. Les nuages s'affairaient et se précipitaient pour regarnir son blanc manteau. Les hommes, dès qu'ils sortaient, c'était toujours à la hâte. Avec balais et pelles, les gens se contentaient d'ouvrir deçà, delà, des passages qui leur permettaient d'aller chez l'un, chez l'autre. Un seul ne semblait pas se réjouir outre mesure de ce qui se passait. Il ne désapprouvait pas cette saison, mais comme il vivait dans ce pays pour

avoir suivi sa femme, son cœur, lui, était resté au bord de l'Océan. Alors, vous pensez bien, la montagne, la neige, etc. D'ailleurs, sa vitrine contenait toujours des photos de la mer.

Cette année-là, davantage de nostalgie lui avait fait mettre, en plein centre, une immense photo. Une vague, forte, écumante, dont le violent déferlement s'était arrêté en plein élan, éclaté sous le doigt de l'opérateur. La majesté de l'instant était saisissante, comme une révolte dans ce pays rendu paisible par le calfeutrage insidieux de la neige. Il n'y eut pas que les gens du pays à s'étonner de cette présence, si bien que chaque matin, le photographe trouvait devant sa vitrine, plus de neige que les autres. Il se forma au cours des jours suivants, un tas volumineux et anormal... Abasourdi, il vérifiait devant les vitrines de ses voisins, il scrutait la toiture, pensant que celle-ci déversait son trop plein, juste là, devant la photo. Mais non ! Le matelas du toit paraissait intact ! Alors quoi ?

C'est que, depuis tant d'années que Sa Majesté la Neige passait ses quartiers d'hiver dans ce pays, elle commençait à s'ennuyer sérieusement. Pour se distraire, elle provoquait bien, avec ses amis du Vent, quelques avalanches par-ci, par-là, mais ce jeu ne la distrayait que moyennement. Aussi, lorsqu'un soir elle passa devant la vitrine du photographe, la vision de cette vague figée et pourtant animée de mille reflets de cristal et d'onyx, de flocons aussi blancs qu'elle-même, retint son attention. Émue, elle ne put s'empêcher de revenir chaque nuit. En effet, depuis ce soir d'ennui, régulièrement, la nuit venue, elle venait

s'asseoir ainsi devant la vitrine du photographe, fascinée par la magie impétueuse de cet instantané.

Le photographe lassé de voir son trottoir ainsi surchargé, décida de guetter, et, pour surprendre le petit malin qui s'amusa à ses dépens, il entreprit de passer la nuit, caché au fond du magasin. Enveloppé d'une couverture, il s'installa, bien décidé à ne quitter son poste que lorsqu'il aurait surpris celui qui venait chaque nuit déposer ce tas de neige. Il écoutait tous les bruits, attentif au moindre grincement. Un moment, le chuintement de la neige se ralentit, puis cessa, de longs soupirs lui parvenant, il s'approcha de la vitrine. Qu'elle ne fut pas sa stupéfaction en apercevant Sa Majesté, assise sur son trottoir, son abondant manteau ramassé autour d'elle, des cristaux irisés coulants sur ses pâles joues :

– Que fais-tu ici ? Qu'as-tu à encombrer ainsi ma devanture ?

– C'est que... cette image est si belle... Qu'est-ce donc ?

– C'est une vague de l'Océan, enfin... un morceau de l'Océan. Toi aussi, tu trouves cela beau ?

– ... merveilleux, dit-elle en soupirant des myriades de flocons. C'est magnifique, quelle force ! Est-il toujours ainsi ?

– Non, seulement lorsqu'il est en colère, il est aussi étrange que toi, parfois beau, calme et paisible, parfois il se déchaîne...

– ... Mmff... J'aimerais le rencontrer.

– Tu ne le peux pas ! C'est trop loin ! Il fait trop chaud pour toi là-bas !

– Pff ! fit la neige, si je veux, je suis bien partout !
Comment est-il ? Tu le connais bien ?

– Il est grandiose, parfois d'un bleu merveilleux, et si calme, juste parcouru de longs frissons. Parfois, comme toi il se met en colère, là, les hommes n'ont qu'à bien se tenir ! Les Vents d'Ouest sont ses amis, ils poussent devant eux d'immenses masses de son manteau d'eau. Alors il change de couleur, il gronde plus fort que toi, il renverse tout sur son passage et monte à l'assaut de la Terre...

– La Terre ! Encore elle ! N'a-t-elle donc pas assez des forêts, des rivières, des fleuves et des lacs ? L'aime-t-il donc tant que cela ?

– Je ne sais, malgré son caractère, elle est toujours là à ses pieds ! Elle seule lui résiste. Elle lui abandonne parfois ses grèves, mais jamais ne le quitte.

– Je crois que je vais aller le voir.

– Mais enfin, si tu t'en vas maintenant, qu'allons-nous devenir ? C'est la saison des sports d'hiver ici ! Si les vacanciers arrivent et que tu n'es plus ici ?... Tu ne ferais pas cela tout de même !

– Eh alors ! Si tel est mon bon plaisir !

– Obstinée, la Neige appela son ami le vent du Nord :

– Aide-moi, lui dit-elle, il faut que j'aie vu l'Océan.

– Mais c'est à l'ouest ! Comment veux-tu que je te pousse jusque là ? Je veux bien t'emmener dans le Sud...

– Le Sud, je connais déjà ! J'ai rencontré la Méditerranée, j'y ai passé quelques jours. Nous avons